

Serge Berstein - *Léon Blum*

Jérémy Guedj



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4753>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 321-326

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jérémy Guedj, « Serge Berstein - *Léon Blum* », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 77 | 2008, mis en ligne le 27 novembre 2009, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4753>

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

© Tous droits réservés

Serge Berstein - Léon Blum

Jérémy Guedj

RÉFÉRENCE

Serge Berstein, Léon Blum, Paris, Fayard, 2006, 835 p.

- 1 Professeur émérite à l'Institut d'études politiques de Paris, Serge Berstein a consacré une large part de ses recherches à l'histoire politique du XX^e siècle, particulièrement en France. Renouant avec la biographie –il avait retracé en 1982 la vie du radical Édouard Herriot¹ –Serge Berstein poursuit l'étude de son domaine de prédilection en publiant, dans la collection des grandes biographies des éditions Fayard, *Léon Blum*, ouvrage imposant et d'une grande richesse. La vie de Léon Blum avait déjà suscité de nombreuses études, auxquelles l'auteur rend hommage en les citant abondamment : celles de Joël Colton et de Jean Lacouture constituent des travaux de référence ; quant à la biographie rédigée par Ilan Greilsammer, elle se focalisait avant tout sur la judéité de Léon Blum². À ces travaux s'ajoutent les nombreuses études sur l'histoire politique française, le socialisme ou le Front populaire, qui accordent toutes une place de choix à la personne de Blum. Dans ce flot d'écrits, l'ouvrage de Serge Berstein ne fait cependant pas double emploi : d'une part en ce qu'il analyse les sources dites « de Moscou », saisies par les Allemands en 1940, transférées en URSS en 1945 et rapatriées dans les années 1990³ ; de l'autre parce qu'il répond à une problématique nettement plus ciblée que dans les travaux précédents. L'angle politique est privilégié : il s'agit avant tout de « comprendre la signification pour un intellectuel de l'adhésion au socialisme dans la première moitié du XX^e siècle » (p. 8). L'auteur retrace ainsi le parcours politique de Blum de manière chronologique, en 3 parties et 14 chapitres.
- 2 Avec finesse, l'auteur décrit dans un premier temps la formation de Blum, entre sa naissance en 1872 et la veille de la Grande Guerre. Issu de la bourgeoisie juive alsacienne, Léon Blum baigne dans un judaïsme typique de la fin du XIX^e siècle, désireux d'affermir son assimilation, et qui se distingue plus par certains traits culturels que par des

pratiques religieuses scrupuleuses. Si Serge Berstein ne s'attarde pas sur la judéité de Blum, c'est sans doute parce qu'il considère cet élément comme important, mais pesant d'un poids somme toute secondaire dans la constitution identitaire du personnage. Blum se mariera toutefois successivement avec trois femmes professant la foi juive et fera preuve d'un sionisme notable au regard des Juifs de l'époque, qui pensaient cette doctrine incompatible avec le patriotisme. Plus marquante apparaît en revanche l'influence de sa mère, qui lui inculque les valeurs républicaines, en insistant particulièrement sur la notion de justice. Sur le plan socio-culturel, il apparaît comme un produit de l'élite parisienne d'alors : son éducation bourgeoise marque profondément la formation de sa personnalité. Fréquentant le Quartier Latin, il côtoie de brillants esprits, comme André Gide, et recherche la consécration littéraire. Alors qu'il commence à se faire connaître en publiant des chroniques, il se donne de plus en plus l'allure d'un héros romantique collectionnant les aventures sentimentales. Son cursus scolaire et universitaire s'en ressent, même s'il intègre l'École normale supérieure, de laquelle il est rapidement exclu pour manque de travail. Il commence à vouer un véritable culte à Maurice Barrès. Mais l'auteur montre bien que ce que recherche Blum, c'est avant tout l'honorabilité dont il était privé : d'où l'entrée au Conseil d'État et un mariage répondant plus à un intérêt qu'à un idéal. Ce nouveau contexte aiguise la conscience politique du personnage. Est-ce alors qu'il devient socialiste, s'interroge Serge Berstein ? L'attitude de Blum, notamment pendant l'Affaire Dreyfus, pourrait le laisser entendre, mais l'auteur souligne que l'engagement de celui-ci n'est pas spécifiquement socialiste et obéit plutôt à un « système de normes » (p. 52) fortement ancré en lui ; sa judéité y est d'ailleurs pour peu, d'autant qu'il minore fortement la dimension antisémite révélée par l'Affaire. Se produit alors un tournant dans la vie de Blum, qui abandonne Barrès, son modèle littéraire, pour trouver en Jaurès un modèle politique, pétri, comme lui-même, d'un idéal de justice. Cette complicité amène Blum à s'engager au sein de la tendance réformiste du socialisme et à exposer sa pensée politique dans *L'Humanité*, où il tient un grand rôle. Prenant ses distances avec la politique après le compromis passé entre Jaurès et Guesde, il se consacre pleinement à la critique littéraire et publie, en 1907, *Du mariage*. Analysant les réactions du public, Serge Berstein relève qu'un antisémitisme ouvert ou latent vise Blum, rangé dans la catégorie des « critiques juifs », aux goûts éloignés du sentiment national, selon ses détracteurs. L'auteur ne s'attarde pas sur les détails de la vie privée de Blum : s'il retient l'aventure extraconjugale de ce dernier avec Thérèse Pereyra, c'est uniquement parce qu'elle pousse Blum à s'engager à nouveau dans le combat politique aux côtés des socialistes. Ainsi, le biographe, dégagant certaines permanences entre la formation du personnage et sa carrière politique, n'en cherche pas moins à évacuer toute explication déterministe pour comprendre l'évolution postérieure de celui-ci. Selon l'auteur, Blum devra avant tout son ascension aux circonstances.

- 3 La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la phase intermédiaire de la vie de Blum, celle de la consolidation de sa conscience politique et de son arrivée dans les instances dirigeantes de la SFIO, entre la Première guerre mondiale et la veille du Front populaire. L'assassinat de Jaurès et le déclenchement du conflit entraînent en Blum un profond choc, qui se traduit par un retour dans l'arène politique ; Marcel Sembat, nommé ministre des Travaux publics dans le cadre de l'« Union sacrée », lui propose de devenir le directeur de son cabinet, ce qu'il accepte, mais il se révèle rapidement déçu par cette expérience qui met en relief l'impuissance des hommes d'État face aux responsabilités qui leur incombent. Il tire de ses observations un ouvrage de réflexion qui paraîtra en 1919, les *Lettres sur la réforme gouvernementale*, d'où se dégage une fine analyse institutionnelle tout

autant que des craintes relatives à l'instabilité du régime. Serge Berstein, scrutant la manière dont Blum, devenu député de la Seine, cherche à se poser en chef du Parti socialiste, montre avec habileté que ce dernier oscille entre toutes les tendances qui menacent le parti de scission et opte en permanence pour la « solution centriste » (p. 184), tandis qu'il adapte la doctrine socialiste aux circonstances. Sur la question de l'adhésion à la III^e Internationale, Blum ne peut cependant plus tenir une telle position : il sait se montrer un virulent tribun et se fait l'adversaire décidé du bolchevisme, situation menant à la scission de Tours, qu'il espère passagère. Serge Berstein souligne que c'est moins la personnalité de Blum qui permet une large adhésion autour de ses idées, que l'habileté et la subtilité de ses discours. Ce dernier diffuse ses vues dans le *Populaire*, où il fait preuve d'une grande capacité d'analyse de la politique française, tandis qu'il semble moins à l'aise sur les affaires internationales. La question de la participation gouvernementale, sur fond de débats internes, préoccupe l'esprit de Blum qui parvient de moins en moins à gérer sa vie privée. L'auteur montre que pendant dix ans, le dirigeant socialiste s'efforce de ménager les contraires afin de satisfaire les idéologues et les pragmatiques, une attitude qui devient intenable lors du Cartel des gauches, qui voit triompher l'idée du soutien aux radicaux sans participation. Après la chute du Cartel, Blum s'érige en ardent opposant à Poincaré et cherche constamment à redéfinir la ligne de son parti par rapport à l'attitude des communistes. Ayant remporté la députation dans l'Aude en 1929, il se trouve confronté à la crise des années 1930 ; Blum, et avec lui toute la SFIO, doit changer de ligne, celle en vigueur n'étant plus adaptée aux nouveaux enjeux. Conservant une part d'optimisme, il propose des projets de sortie de crise qui s'inscrivent clairement dans le contexte de l'économie de marché mais il subit les attaques des « néo-socialistes », et plus particulièrement du virulent Marcel Déat. La conjoncture internationale le préoccupe également : profondément pacifiste, il se montre attaché à l'idée de sécurité collective tout en regrettant l'impuissance de la SDN. Serge Berstein note que Blum ne prend pas la mesure du phénomène fasciste, et plus particulièrement du nazisme, qu'il craint mais compare à une crise politique semblable au boulangisme. Selon le chef de la SFIO, les démocraties européennes ont les moyens d'arrêter l'hémorragie totalitaire. L'auteur accorde cependant à Blum des circonstances atténuantes : la majorité du pays n'avait à cette époque pas conscience plus que Blum des contours exacts de la conjoncture européenne. Il ressort de la lecture l'idée d'un décalage entre les vues de Blum et la réalité des années 1930.

- 4 Dans la troisième partie, qui s'étend du Front populaire à la mort de Blum, l'auteur aborde d'abord des éléments largement connus de la vie de Blum, puis des moments moins étudiés. Un fil directeur guide Serge Berstein : montrer que le comportement du dirigeant de la SFIO obéit à de fortes conceptions, servant toujours l'intérêt des socialistes. Dès 1934, au temps des prémices du Front populaire, Blum devient chef de file du mouvement « réformiste », tandis que les « néos » viennent de faire sécession. Ébranlé par la crise du 6 février 1934, il tente, non sans difficulté, de rallier les socialistes à l'idée de participation gouvernementale, car il range la SFIO aux côtés des défenseurs de la République contre la menace fasciste. C'est alors qu'il accuse les communistes, dont l'attitude lui semble dictée par Moscou, de défendre des intérêts opposés à ceux de la France. Aussi engage-t-il son parti dans une forme de droitisation, en tentant d'obtenir l'appui des radicaux, une alliance de circonstance qu'il considère comme un pis-aller à même de préparer la conquête future du pouvoir, entièrement socialiste celle-ci. La montée du fascisme le conduit toutefois à la modération. Intervient alors un événement qui le choque profondément : l'agression dont il est victime le 13 février 1936, alors qu'il

se retrouve au milieu du cortège accompagnant la dépouille de Jacques Bainville, agression perpétrée par des membres de l'Action Française. Le pessimisme qui l'a gagné un temps s'efface après la victoire aux élections : chef politique et moral, Blum apparaît le plus à même de diriger le gouvernement. Entre juin et août, se déroule une période faste pour lui : il peut enfin appliquer les théories qu'il a élaborées depuis les années 1920. Le long d'un fin développement, Serge Berstein met en lumière l'originalité de cette expérience gouvernementale, fondée moins sur le choix des ministres que sur celui des sous-secrétaires d'État (souci d'équilibre entre les partis, création de nouveaux postes, nomination de trois femmes...). La grève des ouvriers, les problèmes nés de la crise et la montée de l'antisémitisme ne désespèrent cependant pas Blum qui s'efforce avant tout d'améliorer la vie quotidienne des Français, objectif qu'il estime en partie atteint. Très vite, il déçoit et les désillusions se succèdent jusqu'en juin 1937 : Blum suscite de plus en plus l'hostilité. Il dissout les ligues et la transformation de celles-ci en véritables partis politiques lui vaut de nouvelles inimitiés dans le camp républicain. Devant la dégradation du climat international, particulièrement la guerre d'Espagne, Blum abandonne son pacifisme viscéral ; il est tiraillé entre la neutralité et l'interventionnisme. De tous côtés, les attaques fusent, y compris au sein de la gauche : Blum quitte son poste, avant de revenir aux affaires de janvier à avril 1938 ; il n'a toutefois pas réussi, montre l'auteur, à tirer les leçons de son échec précédent. Il devient alors de plus en plus marginal au sein de son propre parti, notamment au moment des accords de Munich qu'il regarde avec méfiance. Dans cette partie, Serge Berstein s'inscrit à la confluence entre une historiographie présentant le rôle de Blum comme central pendant la période du Front populaire⁴ et un pan plus récent et complémentaire qui cherche à distinguer le rôle de l'homme en relation avec la force plus générale qu'est le parti⁵. Ce qui frappe également, c'est l'absence étonnante de détails relatifs à la vie privée de Blum à partir des années 1930 : cela s'explique à la fois par l'objectif poursuivi par l'auteur, ainsi que par le fait que la vie de Blum se confond exactement avec le destin de son parti et plus généralement de l'État : il constitue ainsi l'archétype de l'« homme politique », d'envergure nationale. La manière dont Blum vécut la guerre est moins connue : incarcéré sur ordre de Vichy, il se retrouve au premier rang des inculpés du procès de Riom, qui s'ouvre en février 1942. Serge Berstein, à l'appui de la correspondance de Blum pendant la période, révèle que celui-ci apparaît plus préoccupé par le sort de la France que par son destin personnel. Blum rédige une série de textes où il soutient De Gaulle, croit en la victoire finale de la démocratie et en appelle à la reconstruction du parti socialiste ; visionnaire, il semble pressentir ce que sera la future « social-démocratie ». Ses réflexions s'interrompent lorsqu'il est déporté à Buchenwald, en 1943, mais il ne se doute pourtant pas de l'ampleur de l'entreprise nazie ; il parvient à survivre. C'est traumatisé par la guerre qu'il s'investit à nouveau dans le socialisme après 1945, en tentant à nouveau de concilier les tendances contraires. Il s'oppose à Guy Mollet et s'intéresse à l'expérience de la « Troisième force » avant de se retirer à Jouy-en-Josas. Il disparaît en 1950, après avoir obtenu la consécration de tous.

- 5 Il résulte du travail effectué par Serge Berstein un bel ouvrage, prenant, au style toujours élégant et limpide. L'information nouvelle s'avère fort riche ; les citations et le texte sont équilibrés. L'auteur répond en tous points à l'objectif qu'il s'était fixé : montrer la cohérence profonde d'un personnage dont les évolutions ne trahirent jamais les idéaux. Cette biographie ne constitue ainsi pas un ouvrage de plus sur Léon Blum : c'est l'histoire des élites du socialisme français, de la fin du XIX^e siècle au début des années 1950, qui est retracée à travers le prisme de Léon Blum. Mais l'ouvrage va plus loin : ceux qui y

cherchent des détails sur la vie privée de Blum ou s'intéressent avant tout à sa judéité seront peut-être déçus ; les autres s'engageront dans une lecture stimulante qui invite à la réflexion sur des points centraux (la prise de décision politique, la manière dont un homme politique prépare et perçoit sa propre action...) et périphériques (l'engagement des intellectuels, l'identité des élites israéliennes...). Tous prendront en tout cas, à n'en pas douter, plaisir à le lire.

NOTES

1. Édouard Herriot ou la République en personne, Paris, Presses de la FNSP, 1982.
2. Joël Colton, Léon Blum, Paris, Fayard, 1966 ; Jean Lacouture, Léon Blum, Paris, Le Seuil, 1977 ; Ilan Greilsammer, Blum, Paris, Flammarion, 1996.
3. Ilan Greilsammer avait déjà exploité ce fonds, mais de manière moins systématique que Serge Berstein.
4. Particulièrement représentatif de ce courant : Pierre Renouvin, René Rémond (dir.), Léon Blum chef de gouvernement, 1936-37, Paris, Presses de la FNSP, 1967. Cet ouvrage prenait le parti-pris d' « étudier l'action de l'homme d'État face aux obstacles qui limitent cette action » (p. 16).
5. Voir par exemple Michel Winock, Séverine Nikel, La gauche au pouvoir. L'héritage du Front populaire, Paris, Bayard, 2006.